

LIÉE AU CLAN – LE PACTE

ALEXEI

par

ALIA SAN

Collection : DARK SIDE



Contient des scènes de sexe, du surnaturel et de la violence
physique et psychologique

Alexeï – Liée au Clan – Le Pacte
Copyright texte – © 2023 Alia San
Éditions M^éms, Mettre en Mots
Graphisme : Ennel John Espanola
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-10-424-0353-9

Publié et imprimé par Bookelis

TABLE DES MATIÈRES

Partie 1 – Faire face à un monstre.....	9
Chapitre 1 – Ces criminels	11
Chapitre 2 – Mon ennemi	23
Chapitre 3 – Du marbre et des menteurs	35
Chapitre 4 – Des cartes et des parasites	43
Chapitre 5 – Ma prison	53
Chapitre 6 – Juste une arme	65
Chapitre 7 – Son chantage	73
Chapitre 8 – Mon tourmenteur	83
Chapitre 9 – Un désir et une prisonnière	93
Chapitre 10 – Une secrétaire et un chat	103
Chapitre 11 – Son mensonge	113
Partie 2 – Faire face à un homme	123
Chapitre 12 – Ma révolte	125
Chapitre 13 – C’est mon père	137
Chapitre 14 – C’est ma proie	149
Chapitre 15 – Ma perle	159
Chapitre 16 – Ma honte	171
Chapitre 17 – C’est mon rôle	181
Chapitre 18 – Mon attente	195
Chapitre 19 – Ma déception	205
Chapitre 20 – Mon île	217
Chapitre 21 – Ce sont mes frères	227
Chapitre 22 – C’est un massacre	239
Partie 3 – Faire face au passé	251
Chapitre 23 – Fuir les fantômes	253
Chapitre 24 – Mon autre Alexei	267
Chapitre 25 – Mon homme	277
Chapitre 26 – La Murd’ha	285
Chapitre 27 – Notre destin	293
Chapitre 28 – Couper les liens	305
Chapitre 29 – Avouer la vérité	315
Chapitre 30 – Tout perdre	325
Chapitre 31 – Changer d’avis	339
Chapitre 32 – Notre monde	345
Chapitre 33 – Notre vie	353

Partie 4 – Faire face aux esprits	363
Chapitre 34 – Elle est mon seul espoir	365
Chapitre 35 – Celui qui est digne	373
Chapitre 36 – Celle que l’on attend	381
Chapitre 37 – Celle que je ramènerai	395
Chapitre 38 – Elle se croyait abandonnée	409
Chapitre 39 – Elle m’attendait	415
Chapitre 40 – Elle l’a trahi	427
Chapitre 41 – Celle qui espère	433
Partie 5 – Faire face au destin	441
Chapitre 42 – Mes frères, notre confiance	443
Chapitre 43 – Notre destin, mes morts	453
Chapitre 44 – Nos démons, ma famille	461
Chapitre 45 – À ma maman	473
Chapitre 46 – Ma mère, notre Kanaima	483
Chapitre 47 – Rendez-nous notre avenir	497
Chapitre 48 – Mon regret, sa hantise	503
Chapitre 49 – Mes couronnes, nos clans	509
Chapitre 50 – Pour toujours, avec toi	519
Chapitre 51 – Car un totem ne ment jamais	533
Chapitre 52 – Ma mariée à moi	539
Dante	551
Remerciements	561
À propos d’Alia San	563

NOTE DE L'AUTRICE :

Ce livre est une dark romance paranormale qui mêle l'univers toxique des mafias et le monde sensuel de la romance paranormale métamorphe.

Amie lectrice, si vous avez l'âme sensible, sachez que cette lecture peut parfois être très dure de bien des façons. Si, justement, vous cherchez une romance qui fera vibrer toutes les cordes de votre être, continuez votre lecture et entrez dans le clan. Alexeï vous fera haleter, frémir et pleurer.

Bonne lecture,

Alia San

P.-S. La société des lions ainsi que leur généalogie peuvent être tortueuses. Pour connaître tous les personnages et les pouvoirs dès le début, pour avoir les playlists, rendez-vous sur la page du clan des lions :

<https://romance-geek.com/clan-des-lions/>



Sinon, vous pouvez faire comme le « chat » : découvrir les mystères des lions au fur et à mesure...

ALIA SAN

PARTIE I – FAIRE FACE À UN MONSTRE



Quelques musiques recommandées :

Blood ou *Roots* par In This Moment (et tous leurs titres)

Empire (Let Them Sing) par Bring Me the Horizon

In the End par Linkin Park

Here Comes Revenge par Metallica

The War Still Rages Within par Graeme Cornies

ALIA SAN

CHAPITRE I – CES CRIMINELS

LUANDA



Je le savais, que j'étais née pour porter la toque du pâtissier. Après tout, la cuisine moléculaire est ma seconde passion après le poison. Même si l'art de l'empoisonnement n'est qu'une question de survie.

La pâtisserie, elle, est mon refuge. Les senteurs de farine et d'œufs qui cuisent ensemble. Les arômes des fruits que l'on associe avec d'autres parfums subtils. L'odeur du caramel que l'on façonne chaud. L'odeur du chocolat...

Cela m'apaise. Et il y a si peu de choses qui m'apaisent en ce monde. Il n'y a qu'en cuisine que je me sens à l'aise.

D'habitude.

En cet instant, la tension fait trembler mes mains et transpirer mon front. Ce ne sont pas les sons pressés des fouets battant des mélanges, ce ne sont pas les ordres énervés du chef pâtissier qui me stressent. Non, ce qui m'angoisse, c'est ce coulis de fruits jaunes infusé de pétales de fleurs que je viens d'« améliorer » dans son bol.

Je fais mon possible pour que ma peur ne se lise pas sur mon visage. J'ai des traits doux de métisse, un nez courbe et de longs cils que je n'hésite pas à faire papillonner. Cela aide. Surtout que dans la cuisine de cet hôtel de luxe new-yorkais, je suis entourée d'hommes. J'ai pris soin que mon uniforme de cuisinier aux boutons dorés et mon tablier blanc trop serré à la taille soulignent mes formes plus qu'ils ne les cachent. Plus je perturbe les hommes, moins ils se méfient. Qui se méfierait d'une faible femme ?

Le poison est l'arme des femmes. Il paraît. En tout cas, personne ne s'est méfié...

Une sensation étrange de terreur mêlée d'euphorie m'envahit.

Enfin... C'est le jour.

Enfin, mes ennemis sont tous à ma portée, assis dans la pièce attenante aux cuisines, dans ce restaurant qui leur appartient et qu'ils ont privatisé. Enfin, je vais mettre un terme à vingt ans de cauchemars. Enfin, la justice. Je vais tous les tuer en une fois.

Exterminer la lignée des Markov !

Grâce à treize desserts, pour treize convives. Le monstre, ses quatre femmes, ses trois fils encore vivants et ses cinq filles. Le monstre et toute sa descendance que je vais annihiler en un jour pour enfin rendre la paix à ma famille qui pourrit de rage en enfer.

L'occasion s'est présentée si vite. Une nouvelle, une femme, basanée qui plus est. Malgré mes faux diplômes français de pâtisserie et mes connaissances avancées en chimie, on m'a attribué une tâche ingrate dont aucun orgueilleux ne voulait : remplir des coques de sucre de coulis à l'aide d'une seringue. Les arômes de l'abricot et de la mangue sont rehaussés du parfum délicat de la rose et n'ont pas besoin d'exhaler leurs saveurs pour couvrir le goût du cyanure. Son arôme d'amande amère se marie si bien avec cette recette, et la rose brouille les repères...

Mais pour cela, je ne dois pas saccager les œuvres d'art en sucre qu'on m'a demandé de remplir. Mes mains me trahissent tandis qu'à l'aide d'une seringue je verse mon mélange enrichi dans les délicates boules craquantes. Pour faire passer ma nervosité, je me répète en boucle le nom des plantes qui pourront toujours me sauver si jamais je suis démunie de tout moyen de défense :

Laurier rose, if, muguet, lierre, gui, aconit, colchique, digitale, hellébore, ricin, viorne...

— Marie, fais-moi goûter ça.

Je mets un certain temps à comprendre. Je ne m'appelle pas Marie, mais Luanda. J'ai pris un nom français pour me faire

embaucher dans la cuisine de ce grand restaurant new-yorkais, qui trône au vingtième étage de la tour de l'empire Markov et est réputé pour sa vue panoramique.

Une cuillère impatiente se tend devant ma seringue :

— Verses-en là-dedans, je vais goûter.

Le vieux chef lunatique payé une fortune agite sa cuillère d'un air pressé. On ne discute pas les ordres en cuisine. On est efficace en cuisine. Mais si un non-initié sans pouvoirs totémiques goûte ce dessert-là, il commencera à convulser avant même que les délicates sculptures pâtisseries quittent la cuisine. Non seulement je serai découverte, mais surtout, je tuerai un innocent. Et je ne vaudrai pas mieux que ceux que je veux exterminer.

Jamais.

Je maîtrise mon trouble et reprends calmement mon remplissage. J'explique d'une voix douce, sans la moindre provocation :

— Pas la peine, tu as déjà goûté dans la casserole et je ne vais pas en avoir assez.

La cuillère s'énervé devant les sculptures si fragiles :

— Donne-moi de ça ! Et si le goût a tourné ? Je t'ai vue le remélanger !

Je l'ignore. Il élève la voix :

— Pourquoi tu ne veux pas que je goûte ?

Un homme en costume noir, très jeune, trop pour mourir, s'interpose aussitôt :

— Il y a un problème avec un des plats ?

Je peux voir la bosse que forme son arme de poing sous sa veste. Je peux surtout voir le pli étrange de sa manche le long de l'avant-bras. Il porte également un couteau. S'il possède une lame, c'est que ce n'est pas un vigile ordinaire. Même si je ne peux pas voir ses tatouages et la marque du clan des Rorhs, le clan des lions, sur sa peau, je sais. Ce n'est pas un simple vigile, c'est un sous-

fièvre de ce monstre de Markov. Peut-être même qu'il partage un peu de son sang avec lui.

Je tente de sourire :

— Nous n'avons plus assez de coulis...

Mais quelque chose doit me trahir dans mon regard. Ou peut-être que mes mains tremblent trop.

L'homme armé ordonne :

— Je l'emmène, vous jetez tout ce qu'elle a touché.

Mon cœur s'arrête :

Il a compris !

Je vais mourir. Ou pire...

Je suis figée pendant de longues secondes tandis qu'un frisson me parcourt, les petits cheveux sur ma nuque se hérissant.

Instinct de bête traquée, instinct de proie face à la peur ? Non, ce n'est pas cela, la terreur, la vraie. Celle-là, je l'ai connue à 7 ans et plus jamais je ne la laisserai m'envahir. Tout ce que je connais, c'est la haine. Je ne suis que haine depuis vingt ans.

Je dois tuer les raclures qui ont exterminé ma famille. Tuer le monstre, la traîtresse et tous les héritiers de la lignée maudite des Markov !

Je me reprends, mais presque trop tard :

Cours. Cours ! Mais cours !

Enfin, je retrouve ma capacité d'agir. Je m'élance du côté des fourneaux opposé à l'autre homme de main. Mais il me rattrape par les cheveux. J'ai mis si longtemps à réagir. Je suis coincée !

Je dois me battre !

J'arrache la boutonnière de mon uniforme et saisis mon stylet caché contre ma poitrine. En dégainant la lame de son fourreau, je déchire mon débardeur. Le contact du manche de ce couteau rituel ancien, ce cadeau qu'on m'a offert pour me protéger me rassure.

Je me retourne et brandis ma lame dans un mouvement circulaire, je veux trancher la carotide de celui qui m'a rattrapée.

Mais il s'y attendait, ou ses réflexes sont juste mille fois plus vifs que les miens. De vrais réflexes de félin, de fauve, de prédateur. Moi qui ne suis qu'une proie depuis toujours.

Pourquoi suis-je si faible ! Pourquoi !?

Je me prends un coup de crosse sur la tempe et je perds l'équilibre. Sonnée, je suis envahie par un frisson qui me donne la nausée. Ou peut-être que c'est le monde qui tangué tandis que deux hommes me traînent hors de la cuisine et dans un couloir en me déboîtant les épaules. Pas que je me débâte, juste, je n'arrive pas à me redresser et mon corps pèse sur mes articulations. J'ai mal. Je tremble.

Alors que je reprends à peine mes esprits, on me fait entrer dans une salle qui m'angoisse. Pourtant, la décoration est belle. La pièce semble appartenir à un château de la Renaissance : des meubles baroques tendus de velours vert et des boiseries blanches et dorées. Mais il n'y a pas de fenêtre. La seule issue est cette porte gardée par deux hommes.

On me jette au sol et je m'effondre sur un parquet de chêne lustré, qui semble briller tant je suis sonnée. J'ai mal aux genoux, aux poignets, aux épaules, à la tempe. J'ai envie de vomir, tellement la situation me dépasse. Ils sont cinq hommes dans la pièce. Je suis à leur merci.

Alors, enfin, je ressens la terreur que j'aurais dû ressentir à la seconde où je suis entrée dans cet immeuble, à la seconde où je me suis jetée dans la gueule des lions.

Je ne veux pas mourir comme eux !

Des flashes. Je n'ai que des flashes de ce passé qui est gravé en moi. Le souvenir du drap sur le corps sanglant de mon père. La vision de ma mère à genoux dans une mare de sang, hurlante, serrant dans ses bras le corps d'un enfant, mon grand frère qui n'a plus jamais grandi...

Cette vision est floue : je ne me rappelle même plus les vêtements, les traits de ma mère, de mon frère. Je ne me rappelle que la terreur et l'horreur. Le souffle me manque. Mon esprit menace de basculer.

Non, non, non ! C'est moi qui vais me venger ! Je les tuerai tous ! Par la lame et le poison ! Je les verrai se tordre dans les souffrances qu'ils ont infligées à ceux que j'aimais ! Ils souffriront !

Ce sentiment jubilatoire de triomphe anticipé me rend la maîtrise de mon corps et de mes pensées.

Tout n'est pas perdu, je peux encore me venger. Tout va bien. Je dois juste trouver un moyen de m'en sortir.

Réfléchis !

Je gratte machinalement mon poignet déjà irrité et regarde autour de moi. Deux hommes devant la porte, deux hommes debout à côté de moi, un dernier assis sur un des fauteuils tendus de velours émeraude, le plus âgé, dans la cinquantaine. Sans doute le chef.

J'ai un regard pour mon arme qu'il a dans ses mains. Un couteau rituel, ancien, ouvragé et riche qui appartenait à ma mère adoptive. Un couteau avec le symbole des Hwars gravé dessus, le masque du loup. Ils savent déjà d'où je viens.

Un homme demande au chef :

— Tu ne préviens pas le Pakhan qu'on a une louve à la maison ?

Le cinquantenaire placide répond :

— J'aimerais l'interroger, confirmer quelque chose.

Je plonge mon regard dans le sien. Mais une voix grinçante d'ironie retentit presque dans mon dos :

— Il suffit de lui demander gentiment, non ?

Un coup de pied dans les côtes me jette soudain sur le côté. Je m'étale de tout mon long dans un gémissement de douleur que je n'arrive pas à contrôler.

— Alors, salope ? Tu as empoisonné quoi ? Qui t'a aidée ?

La voix de leur chef gronde par-dessus celle, cruelle, de l'homme qui vient de me frapper :

— Idiot, ne la blesse pas, tu vas payer le tribut à l'Hozka.

L'Hozka ! Les tabous des clans !

Il n'y a que des hommes dans la salle. Ils ne peuvent pas tuer ou torturer une femme. Sinon, leur totem, l'esprit qui leur donne leur puissance, la leur reprendra et les punira. C'est la loi de l'harmonie que nous nommons l'Hozka : il faut savoir maîtriser ses instincts et respecter les tabous ancestraux pour acquérir le pouvoir des esprits tutélaires.

Mon cœur affolé retrouve un peu de stabilité.

Je trouve le courage de lever les yeux vers l'homme qui vient de me frapper. Je n'aurais pas dû. Cet homme très jeune a un regard d'un bleu-gris terne, associé à un air plus vicieux et brutal que celui des autres. Il me rappelle le visage du monstre qui a tué mon père. Il doit être de sa famille éloignée. Je frissonne, tant de haine, de peur que de dégoût.

Sa chaussure de cuir à la semelle dure m'écrase soudain la main droite. La douleur de mes doigts écrasés me terrasse, mais c'est la peur qui me fait paniquer, car j'entends craquer mes articulations, car j'ai peur qu'il me brise les doigts, car c'est ma main qui manipule le couteau, et sans elle...

Je suis sans défense !

Le jeune homme qui me surplombe dit d'une voix monocorde dénuée de sentiments :

— Il faut juste savoir où s'arrêter... C'est la chamane qui nous fait croire qu'on ne peut pas torturer une femme. C'est la mutilation qui est interdite. Les os, ça se ressoude, et comme les ongles, ça repousse, il paraît que les arracher n'est pas considéré comme une mutilation. J'ai envie de tester...

Il se baisse pour prendre mon autre main sans cesser d'écraser la première. Je la lui arrache en criant de frayeur. Je m'en veux tellement, mais je commence à perdre pied. Je me croyais plus forte. J'ai honte. Mais j'ai mal, j'ai peur. Je voudrais être sauvée. Je voudrais que mes deux frères adoptifs soient là. Qu'ils m'aient suivie. Que mon « chat » ait compris que je me mettais en danger, qu'il soit venu me chercher. Qu'il l'ait dit au Hwar'hil, le chef de notre clan de loups. Qu'ils viennent tous les deux. J'aimerais les voir surgir. J'aimerais tant...

— Moi, je n'essaierai pas de jouer avec l'Hozka, gamin. Arrête tes conneries. On va attendre une de nos femmes pour le faire. Arrête.

C'est vrai, c'est si simple. Une femme a le droit de me torturer, elle.

La douleur anticipée me fait grincer des dents. Une femme me tuera, comme cette sorcière d'épouse Markov a tué ma mère après lui avoir brisé le cœur et l'esprit.

Le jeune fou continue sa pression et fait tourner sa semelle pour amplifier la douleur. Je griffe le cuir de ma main libre, tente de dégager mes doigts...

— Avec qui tu travailles ? demande-t-il. Pourquoi tu veux empoisonner mon oncle ? Si tu parles, on épargnera ta famille. Tu ne veux pas qu'on torture ton vieux papa devant toi ?

Mais le cinquantenaire qui les dirige l'interrompt :

— Son père ? Espèce de con, faut vraiment tout te dire à toi !

Leur chef se lève enfin et repousse mon tourmenteur pour libérer mes doigts. Il me saisit un bras pour me relever à genoux et que tous puissent me contempler. La douleur de ma main me fait gémir. Il s'exclame :

— Regarde ! Une métisse, des yeux gris, et...

Il fourre la main dans ma chemise lacérée, entre mes seins, en m'arrachant un hurlement d'humiliation. Il tire sur la chaîne d'or qui retient le bijou que je porte contre ma peau, le seul trésor que j'ai gardé de ma mère. Je hurle :

— Ma perle !

L'homme me rejette au sol en m'arrachant la chaîne dans le même mouvement. Je suis trop faible à ses pieds pour qu'il s'intéresse encore à moi. Tandis que la chaîne brisée retombe sur le parquet dans un délicat cliquetis, il brandit mon trésor devant ses collègues plus jeunes :

— Regardez cette perle rose orangé. Et regardez cet orient. Qui en a déjà vu une aussi transparente et irisée ? C'est Luanda Despuissants. C'est la fille de l'ancien Pakhan. La survivante.

Le jeune, le cruel, qui ne respecte ni l'Hozka, ni son chef, ni sa famille, éclate de rire :

— Sérieusement ? L'héritière ? Le vieux pervers la voudra vivante alors.

Leurs rires gras et vicieux retentissent. Et moi, je reste glacée. Ces mots ont éveillé l'image d'un monstre. Pas le visage du vieil homme aux yeux froids et aux traits coupés au couteau qui a assassiné mon père pour prendre sa place. Non, je vois vraiment la face d'un démon grimaçant, cette image que je traîne depuis mon enfance. Car je ne me rappelais pas le visage de l'assassin. Dans mes souvenirs de petite fille de 7 ans, c'était un vrai démon qui avait tué mon père et qui se tenait tout-puissant au-dessus de ma mère tandis qu'elle pleurait mon frère.

La panique ancienne, affolante, ingérable, me submerge. C'en est fini de mon esprit.

J'ai un moment de terreur pure avant qu'un mécanisme de défense se mette en place. Je ferme les yeux, me penche en avant et mets les mains sur mes oreilles pour me couper du monde. J'appelle dans ma mémoire le visage réel de mes ennemis, ainsi que les fantasmes des tortures que je vais leur infliger. Tous ceux que j'ai juré de tuer défilent tour à tour devant mes yeux clos. Je finis sur le visage du fils aîné du monstre, le premier héritier, celui que j'ai juré de mettre à genoux avant de le détruire. Je veux venger le sang de mon père dans le sang de l'homme qui l'a tué. Je veux venger la douleur de ma mère dans les larmes de l'empoisonneuse qui a trahi mon père et qui a causé notre perte. Et leur petit prince qui a bien grandi et qui se croit tout-puissant, je le veux à mes pieds. C'est cela qui achève toujours de m'apaiser quand la douleur et la peur me submergent : imaginer leur héritier s'incliner devant moi, imaginer son regard humilié tandis que je planterai ma lame dans son cœur, ce qu'a souffert le cœur de mon frère.

Mais là, face à ces cinq hommes qui m'ont promis la torture ou pire, je n'arrive pas à pleinement retrouver ce sentiment de colère vengeresse qui d'habitude me rend ma hargne et ma force.

Je vois flou.

Des larmes ?

Pourquoi pleurer ? Je n'ai pas de raison de pleurer. Je n'ai plus rien à perdre. J'ai fait exprès de tout abandonner derrière moi pour que plus jamais on ne puisse me voler ceux auxquels je tiens. Tant que ceux qu'il me reste ne risquent rien, tout va bien. Je ne dirai rien et tout ira bien.

Tu peux mourir, ce n'est pas grave. Ils peuvent te torturer, c'est bien, même. Ton besoin de vengeance se renforcera en mourant. Ton esprit les hantera de ta Kanaima. Tout va bien...

Mais cette voix en moi me ment. Je ne pleure pas parce que je vais mourir. Non, je pleure parce que ce n'est qu'une question de temps avant qu'une femme me torture, et que moi, si faible, je dévoile que l'on m'a aidée, que j'avoue que je viens du clan des Hwars de San Diego, que l'on m'a donné une lame et un totem, que l'on m'a fourni de faux papiers, alors que ma tête était mise à prix.

Ils se vengeront sur mon clan d'adoption. Ils les tueront. Ce sera un bain de sang. Encore.

Les membres de ma nouvelle famille vont mourir à cause de ma faiblesse, mais le pire, c'est que tout ce dont ils se souviendront de moi, c'est que je leur ai craché au visage.

J'ai insulté celui qui veillait sur moi comme un grand frère, alors qu'il avait déjà un clan à protéger :

« Ne me donne pas d'ordres, Hwar'hil ! Tu n'es pas mon frère, Ashkai ! Mon vrai frère est mort et je le vengerai ! Toi, tu n'es qu'un lâche qui a renoncé à venger tes morts ! »

Et à mon autre frère adoptif, celui qui m'a toujours rendu le sourire, fidèle, drôle et tendre comme un petit frère, mon « chat », celui qui m'a fourni de faux papiers sans broncher, celui

qui m'a aidée à m'enfuir, le seul qui comprenait la douleur que j'ai depuis toujours plantée dans le cœur :

« Non, Jin, tu ne viens pas avec moi. Tu ne sers à rien d'autre qu'à tout faire échouer, toi. Reste là, et si on te demande après moi, dis que tu ne sais pas. »

Mais le souvenir qui me torture le plus, ce sont ces mots que j'ai adressés à la femme qui s'est occupée de moi comme une mère pendant vingt ans :

« Je ne t'ai rien demandé ! Ni de me sauver, ni de m'élever ! Arrête de me regarder comme ça ! Arrête de t'accrocher à moi ! Je ne suis pas un loup et mon nom n'est pas Rivera ! Je suis Luanda Rorh Despuissants ! Je ne suis pas ta fille ! Arrête de pleurer ! »

Parce que celle qui m'a élevée pleurait, lors de ma dernière crise où je voulais qu'on me rende ma liberté. Un à un, je les ai blessés. Ceux qui me cachaient et me gardaient prisonnière pour me protéger de moi-même. Ceux qui m'aimaient.

Je me suis enfuie, je vais souffrir, mourir et causer leur perte.

S'il vous plaît, quelqu'un ! Aidez-moi ! Papa ! Maman ! Mon frère ! Sauvez-moi !

Je n'ai que cette croyance à laquelle me raccrocher : l'idée que les esprits nous voient de l'autre monde. J'ai rejeté les vivants, je ne peux plus compter que sur les morts pour me sauver. Je n'ai plus personne pour me protéger. En vérité, personne n'a jamais réussi à me protéger. La détresse héritée de mon enfance me fait trembler.

J'entends soudain la porte claquer. Une voix d'homme me saisit au plus profond de mon âme brisée :

— Si je vous demande gentiment de me la donner au lieu de la livrer à mon père, vous allez le faire, ou il faut que je vous tue tous ?

J'avais la tête baissée de désespoir. Je ne vois rien à travers mes larmes. Mais je sais déjà qui a parlé. Cette voix chaude et puissante, pleine d'arrogance et de mépris moqueur...

C'est lui. L'héritier des Markov. Le prince qui a grandi. Peut-être le pire de mes ennemis.

Alexei...

Et encore une fois, c'est moi qui suis à genoux devant lui.



CHAPITRE 2 – MON ENNEMI

LUANDA



Je reste sidérée, comme toujours, lorsque le danger surgit. Je n'ai pas le temps de lever la tête que déjà, je sais que le combat est lancé. Je sens plus que je n'entends les frôlements du tissu tandis qu'on bondit. Puis les cris du métal des lames qu'on sort de leur fourreau et qu'on entrechoque. J'entends des coups de feu assourdis de silencieux qui ratent leur cible et s'encastrent dans les boiseries. Et puis, le choc des corps qui tombent au sol. Enfin, le calme revient, plus un son hormis les râles des blessés et les respirations oppressées des hommes inconscients.

Et moi, je suis encore tétanisée, à genoux, tête baissée. Je vois les chaussures de cuir et le bas d'un pantalon de costume noir sans un pli qui se dirigent vers un homme dont le cou forme un angle étrange avec son corps. Le mourant halète de frayeur et de douleur. Je me mords les lèvres au sang pour ne pas hurler. Alexeï s'arrête devant lui :

— Dis-moi ton nom ?

Cette voix faite pour commander n'a plus aucune fausse chaleur. Un ordre impossible à refuser. La terreur dans les yeux de l'homme paralysé redouble.

— Je te promets que ce n'est pas pour me venger sur ta famille. Je te promets juste de ne jamais oublier ton nom.

Alors, étrangement, le souffle de l'homme s'apaise ; il réussit à souffler : « Pietrov Tsvilenev ».

La lame d'un couteau qui se plonge dans son œil l'achève aussitôt. Je détourne la tête et réprime un haut-le-cœur.

Calme-toi... Calme-toi... Il ne te tuera pas... Calme-toi...

Mais quand un filet de sang s'approche de moi en serpentant, je recule comme une enfant devant une araignée. J'en oublie ma main blessée qui me fait si mal ; j'ai un cri de douleur.

— Tu es blessée ?

Ce n'est pas de l'inquiétude que j'entends dans la voix de celui que je n'ose pas regarder. C'est de la colère. J'avale ma salive. Sa voix retrouve sa fausse ironie :

— Qui a joué avec ce qui ne lui appartenait pas ?

J'ai un regard furtif vers le jeune homme qui voulait me torturer et qui est maintenant cloué au sol par une jambe détruite. Ses yeux bleu fade que je hais sont ouverts de terreur et de rage mêlées. Il tente de se relever :

— Je suis un Markov, moi aussi ! J'ai le droit de les revendiquer, cette putain de couronne et elle !

Je n'ai pas le temps de réagir, il s'envole d'un coup violent dans les côtes et percute un mur rehaussé de dorures.

Celui qui m'a torturée perd connaissance. Nous ne sommes plus que deux êtres conscients dans la pièce.

Alexeï et moi.

Je suis à sa merci. Je n'arrive pas à lever la tête.

— Regarde-moi, Luanda.

Sa voix, si forte, si chaude, si calme maintenant. On pourrait presque croire que cet assassin a un cœur. Alors que je sais qu'il aime me voir à genoux à ses pieds. À chacune de nos rencontres, je suis pathétique. C'est pour cela qu'il n'a jamais pris le temps de me faire tuer. Je n'en vaudrais pas la peine et il ne veut pas se brouiller avec mes deux frères adoptifs : Ashkai *Hwar* Rivera, le chef du clan des loups de San Diego, le colosse à la peau mate et aux cheveux noirs et rebelles, qui est né pour régner, et Jin-Kyung *Sheish* Lee, le léopard qui a perdu son clan et qui a atterri dans le nôtre à 16 ans, mon alter ego aux yeux de chat étirés en amande, à la peau dorée, aux cheveux fous et au cœur brisé qui me comprend si bien. Deux hommes surpuissants avec lesquels

Alexeï *Rorh* Markov, l'assassin, l'héritier d'une lignée de psychopathes, s'est allié.

Alexeï, l'homme des doubles jeux, tient à son pacte avec les autres héritiers des cinq clans.

Cela fait des années qu'il sait où je suis cachée, mais qu'il garde le secret envers sa propre famille, des années qu'il rend visite à Ashkai et Jin et qu'il tente de négocier pour m'arracher à leur protection. Des années qu'il me veut. Je n'ai jamais su si c'était pour me mettre dans son harem et me baiser, pour me vendre à son père ou juste pour m'humilier avant de demander à une de ses femmes de me tuer.

J'en tremble de rage. Je ne veux pas le regarder. Ce n'est plus de la peur, mais de l'orgueil. Je l'imagine déjà campé devant moi avec confiance, mains dans les poches de son pantalon de costume parfaitement ajusté, nonchalant mais tout-puissant. Je sens la présence de son corps massif dont l'ombre me surplombe. Je sais le demi-sourire triomphant qu'il aura. Tout ce self-control que j'avais réussi à garder face au destin s'envole tout à coup.

Je gronde :

— Alexeï...

J'entends le bruit des vêtements qui se froissent tandis qu'il s'accroupit à côté de moi, si proche de moi : je le sens littéralement. Sa stature qui me domine, sa présence qui m'hypnotise, son parfum qui m'entoure, ambré et oriental. Des accords de cuir alliés à la senteur du santal avec une note sensuelle et boisée que je n'identifie pas et qui me fait fermer les yeux.

Je suis encore en train de me perdre dans les odeurs...

— Mais regarde-moi, putain !

Soudain, mes cheveux me font mal. Ma tête est levée en arrière de force tandis qu'Alexeï tire mes boucles qu'il a empoignées. Je n'ai plus le choix, je ne peux pas garder les yeux fermés ainsi, ils s'ouvrent par réflexe.

Son visage, si proche du mien, me fait perdre le peu de moyens qu'il me restait. Alexeï a des traits magnifiques, mais terribles de virilité. Son ascendance slave lui a donné une peau claire, des pommettes saillantes et une mâchoire en diamant. Ses sourcils droits semblent écraser son regard du poids d'une colère magnétique et dominante. La blondeur de ses cheveux ondulés aurait pu adoucir son visage, mais sa façon de les discipliner en arrière avec rigueur ne fait qu'augmenter son charisme menaçant. Son nez à l'arête régulière et un soupçon de finesse dans la courbe de son visage en atténuent la froideur russe et lui donnent une élégance racée, comme si la dureté de ses traits n'était qu'une façade et qu'il cachait une forme de distinction.

Je n'y crois pas. Alexeï est un être de comédie. Son élégance n'est que comédie. Même le marron clair et chaud de ses iris n'est que comédie. Pourtant, je remercie la nature qu'il n'ait pas hérité des yeux bleus de son immonde père. J'en vomirais chaque fois que je le vois s'il avait ses yeux. Surtout quand l'habite cette violence qui transparait au fond de ses pupilles fixes, cette facette de lui qu'Alexeï ne montre qu'à moi. Je le sens, qu'il meurt d'envie de me faire du mal, peut-être même de me tuer. Malgré son lien avec mes frères, malgré les tabous de l'Hozka, Alexeï m'a toujours terrifiée, même si je fais tout pour me protéger de la peur. Et je ne connais qu'un vrai moyen de m'en protéger : la haine.

Je lui rends la rage qui emplit son regard :

— Un jour, je...

Je n'ai même pas le temps de finir ma phrase. Il sait de toute façon. Il plaque ses lèvres sur les miennes. Pas un baiser, non, juste, il me vole ce contact pour m'humilier et me réduire au silence. Mais alors qu'un cri m'échappe, alors que son haleine se mêle à la mienne, quelque chose frémit, en moi, en lui, je sens ce frisson entre nous. Alors, il m'embrasse vraiment. L'espace d'une seconde, j'accueille sa langue exigeante, avant de me rappeler que je le hais. Ce n'est pas la première fois qu'il me vole un baiser. Chaque fois qu'il a réussi à avoir quelques minutes seul avec moi,

cela a toujours été son obsession. Et moi, j'ai toujours eu tant de mal à lui résister...

Car au fond de moi, mon instinct animal, mon totem, ma lionne le veut. Je ne suis qu'une lionne qui s'incline devant son roi.

Non ! Je ne veux pas, moi !

Je tente de le mordre. Il recule son visage à temps et, d'un geste emporté, il me rejette sur le côté. Mes paumes plongent dans le liquide chaud et gluant du sang qui m'a rattrapée. J'ai un hoquet de dégoût avant d'étouffer un cri. Le sang autour de moi. Des mares de sang se sont formées autour des morts et des blessés.

Le sang autour de ma mère... Le sang qui maculait les cheveux de mon frère. Le sang sur ma petite robe blanche que j'aimais tant. Le sang sur mon uniforme blanc de cuisinier. Le sang qu'Alexeï a fait couler.

J'ai un regard paniqué vers lui. Et rien que son arrogance fait passer ma terreur et me rend d'un coup la haine salvatrice. Pour le mal qu'il m'a fait il y a vingt ans lui aussi. Pour la douleur de ma famille. Mais aussi pour ce qu'il est. Lui, qui me terrasse de sa présence.

Alexeï se tient avec assurance, accroupi à mes côtés, les avant-bras en appui sur ses cuisses puissantes, mains ballantes et désarmées, comme s'il n'avait rien à craindre de moi. En vérité, qu'a-t-il à craindre de moi ? Notre différence de force est écrasante.

Alors qu'il prend la mesure de ma défaite, son expression figée par la colère commence à s'éclaircir d'une lueur de triomphe. Ses lèvres juste assez pulpeuses pour faire naître le désir s'entrouvrent d'un sourire lascif et satisfait. Je sais que cela l'excite que je le haïsse. Cet homme est tordu. Vraiment.

Alexeï empoigne soudain les pans de mon débardeur déchiré et l'ouvre plus largement en faisant craquer le tissu. Je tente de lutter, mais je ne fais que me découvrir, alors je cesse de me débattre et reste à frémir de rage.

D'un geste lent, presque tendre, Alexeï effleure ma peau mate mise à nu. Il caresse ma gorge comme s'il résistait à l'envie de m'étrangler, il descend du bout des doigts sur la naissance de ma poitrine tendue par un soutien-gorge pigeonnant. Je regrette de n'avoir pas fait attention à mes sous-vêtements qui sont trop féminins, d'avoir déchiré mes vêtements, de m'être exposée ainsi pour lui. Je regrette le frisson qui saisit ma peau et qui lui donne à croire que je le désire. Ses doigts viennent soudain prendre le fourreau de velours noir de la lame que je garde contre mon cœur.

Par un réflexe idiot, je me cramponne à sa main pour lui faire lâcher le fourreau vide et inutile. Je grimace sous la douleur de mes doigts meurtris, peut-être cassés.

Évidemment, je n'arrive pas à le faire lâcher. Je contemple ces doigts chauds et puissants sous les miens, le dos de cette main et ce poignet ornés de tatouages et de scarifications en forme de runes que je connais bien, car Ashkai et Jin ont exactement les mêmes : la marque du pacte maudit qui les lie.

Alexeï lâche le fourreau et se penche sur moi pour me murmurer :

— Là où les autres femmes gardent leur perle, toi tu as un couteau, j'adore ça, ma petite louve.

Je frémis et tente de lui échapper, mais il empoigne de nouveau mes cheveux pour me retenir. Son visage est trop près du mien. Sa gorge virile est trop près de mes lèvres. Dans son parfum oriental et puissant, j'identifie enfin l'odeur boisée des notes de fond : l'oud.

Mon cœur s'affole sans raison. Lui ne perd pas le contrôle de ses pensées :

— Où est ta perle ?

Je fais un effort pour ne pas regarder dans la direction du « chef », celui qui m'a volé mon trésor. Je garde mon regard rivé dans celui d'Alexeï et réponds :

— Va te faire foutre.

Je sens que quelque chose change dans son expression : ses pupilles se dilatent, son souffle se raccourcit. Du désir ou de la colère. Je ne sais pas, mais je sens qu'il a du mal à maîtriser son instinct animal. Une lueur de la couleur du jade est apparue dans ses yeux et me fascine.

Il se reprend presque aussitôt et regarde tout autour de lui. Il avise bientôt l'éclat irisé qui repose à côté de la main ouverte du chef qu'il a blessé, à un mètre de nous. J'ai un sursaut pour bondir, mais Alexeï me rejette en arrière et saisit la perle avant moi.

Maintenant qu'il a eu ce qu'il voulait, il se relève d'un coup, met la perle dans la petite poche de poitrine de sa veste cintrée. Puis il rajuste la veste et le gilet de son costume trois pièces d'un noir profond.

— Ce sera pour ma collection, dit-il en tapotant la petite poche. Tu es à moi, maintenant.

Sa stature me surplombe. Il est si grand, si large d'épaules et de torse. Il n'est que force quand je ne suis que faiblesse. Que je le hais.

Mais je ne cède pas à la violence de mes sentiments. Je ne veux pas paraître hystérique devant lui. Je me relève doucement, plonge mon regard ferme dans le sien et dit calmement :

— Rends-moi ma perle...

Le trésor qu'on m'a enjoint de chérir plus précieusement que ma vie. Le cadeau de ma mère et de mon père à ma naissance. Le seul souvenir de ma famille.

Alexeï me sourit. Un sourire méprisant et un peu agacé et pourtant avec un fond d'humour véritable. Il dit :

— Ne me fais pas ces yeux-là, je vais avoir envie de te prendre ici et je vais arriver en retard. Je suis attendu, tu sais.

Quelqu'un frappe à la porte. Je frémis en percevant une voix de femme :

— Alexeï, c'est nous.

— Dépêchez, ordonne-t-il comme seule invitation.

Une belle Asiatique, fine mais nerveuse, que je sens experte des arts martiaux, entre, gracie, évitant les corps et le sang sans ciller. Cette femme me fait soudain peur.

Une femme a le droit de me torturer, une femme a le droit de me tuer...

D'une main, elle relève les pans de sa robe de soirée noire échancrée qui dévoile ses épaules dénudées, sa gorge et ses tatouages du clan des lions sur le côté gauche de son corps. Ses cheveux noirs et lisses ont été relevés en chignon. Ses yeux en amande me jettent un regard critique. Une fois sur un sol sec à côté de moi, elle fouille dans son ample sac besace couvert de sequins noirs et brillants. Elle en sort une pièce de tissu noir, léger et satiné.

Alors, une petite blonde, pulpeuse, et moins adroite, entre à sa suite. Elle aussi est vêtue de noir. Elle a une grimace de dégoût aussitôt contenue en découvrant le massacre. Puis, lorsque son regard se pose sur moi, je lis quelque chose qui ne me plaît pas. Ses yeux s'agrandissent d'un coup comme si une soudaine envie de tuer la saisissait. Elle se reprend et sourit à Alexeï avec une douceur écœurante :

— C'est elle ?

Il lui rend son sourire avant de dire sur un ton chaleureux qui me dégoûte :

— Ma douce ! Ton pouvoir sera bien utile ! Je compte sur toi pour me dresser cette petite louve. Je compte sur vous, mesdames.

Depuis le couloir, j'entends d'autres femmes répondre des banalités serviles. Alors que la brune aux gestes de ninja déploie la robe qu'elle me destine, un portable vibre sur le sol. Ce n'est pas le premier appel dans la pièce. Je prends conscience que les portables des hommes à terre n'ont pas cessé de vibrer.

Tandis qu'Alexeï se baisse souplement et ramasse l'appareil, je me garde de regarder cette main large et tatouée. Mais je suis fascinée par sa façon de pencher la tête pour coincer le téléphone entre son oreille et son épaule pour libérer ses mains et ranger les

manches de sa chemise qu'il vient de découvrir tachées de sang au niveau des poignets. Le moindre de ses gestes me subjugue et j'ai horreur de ça.

La voix chaleureuse et un peu moqueuse d'Alexeï s'exclame :

— Ah ! Mon père ! Comment allez-vous depuis ces cinq dernières minutes ? (...) Vos exécuteurs ne répondent pas ? Normal. Ils sont avec moi. Enfin, à mes pieds. Ils ont tenté de toucher à un truc qui ne leur appartenait pas. (...) Bien sûr, une de mes femmes. (...) Non, je n'ai que cinq petits soldats, là, dont deux un peu foutus. (...) Pas la peine de m'envoyer ceux qui restent, j'arrive. Et dites à Dimitri qu'il la ferme en m'attendant, merci.

Alexeï se tourne vers la blonde au nez de lapin couvert de taches de rousseur, mais au regard de fauve :

— Le connaissant, il n'a pas dû amener beaucoup d'hommes. Il n'a dû en mettre que trois ou quatre pour garder les issues de l'étage. Ce sera facile de les éviter. Je te fais confiance, ma princesse, pour rester discrète.

Il caresse négligemment la chevelure dorée de sa « princesse ».

Je le hais. Vraiment. C'est plus fort que ma raison. Je sais que je devrais me taire. Que ses femmes vont me sortir de cette souricière, que peut-être même, Alexeï va me rendre à mes frères...

Mais je n'arrive pas à me contrôler :

— Tu crois que tes putes vont réussir à me retenir ?

Alexeï se retourne et m'adresse son regard froid qu'il cache au reste du monde. Il sourit pour donner le change, mais son sourire n'atteint pas ses yeux :

— Tu m'excuseras, ma petite louve, si je ne peux pas t'honorer comme tu le demandes, mais je suis attendu à l'enterrement de mon demi-frère, là.

Je le savais, que l'un d'entre eux était mort. Une raclure de moins sur terre à exterminer. Mais le faux accent de peine dans sa voix m'irrite comme une plaie intérieure. Quand on a tué le

frère de quelqu'un, on n'a pas le droit de pleurer le sien. Je gronde comme une louve :

— Fais pas semblant, je suis sûre que c'est toi la pourriture qui l'a tué !

Il accuse le choc. Mais je n'ai aucune empathie. Je sais que s'il ne l'a pas tué, c'est qu'un autre l'a fait avant lui et lui en a volé l'occasion. Je sais comment cela se passe chez les lions, surtout dans ce clan-là : tous des monstres.

Je vois sa pomme d'Adam s'abaisser tandis qu'il avale sa salive, tandis qu'il serre les mâchoires pour se contrôler. Finalement, toujours de cette voix faussement amicale, il ordonne à la blonde :

— Changement de plan : si on vous attrape, vous ne luttez pas. Vous la livrez à mon père. Moi, j'ai ce que je voulais.

Il tapote la poche de sa veste et se détourne. À peine disparaît-il de la pièce que je bondis sur mon couteau qui trempe dans le sang. Insensible à la douleur de mes doigts sans force, j'empoigne la lame à deux mains et la brandit devant moi.

Qu'il s'en aille ! Je vais me battre, je tuerai ses putes s'il le faut, je vais gagner, je vais m'échapper, je vais détruire sa lignée !

La blonde n'a pas le temps d'émettre un cri, la brune n'a pas le temps de récupérer sa lame dans son sac que la porte se rouvre en grand. Alexeï est derrière, tellement plus grand que moi. Sa masse imposante me fige un instant :

— Si tu blesses un jour une de mes femmes, je te tuerai.

Un pas et il est sur moi. Il m'agrippe les doigts sur le manche du couteau. Ce sont mes doigts blessés. La douleur me fait crier et me fait lâcher mon arme. Aussitôt, l'Asiatique se précipite sur mon couteau. Alors que je gémiss, penchée en avant, tenant mes doigts douloureux, une main légère, fraîche et douce, se pose sur ma tempe éraflée par le coup que j'ai pris. Un rideau de cheveux dorés glisse devant mon visage, un frisson maléfique me hérisse la nuque.

Elle utilise sa magie !

Je tente de prononcer le mot de protection ancestral, mais son mot de pouvoir éteint le mien lorsqu'elle dit :

— Laltren...

Et c'est tout ce dont je me souviens.



ALIA SAN

CHAPITRE 3 – DU MARBRE ET DES MENTEURS

ALEXEÏ



Je traverse les couloirs déserts à pas vifs. Je me retiens de donner des coups de poing dans les murs pour faire passer ma colère.

Je ne sais pas si ma famille de serpents a eu un dessert finalement, mais je sais qu'à dix minutes près, tout le monde y passait. Je collerai mon poing dans la gueule à Jin la prochaine fois que je le verrai. Pacte ou pas entre nous, je m'en fous, il prendra enfin la raclée qu'il mérite. Me prévenir au dernier moment. Risquer ma vie, la sienne en passant, et celle de ma mère et des autres femmes de ma famille. Risquer la vie de Luanda même. Tout cela, car il voulait négocier son information à prix d'or.

Mais à se demander ce que ce fou a dans la tête !

Pas la peine de retourner dans la grande salle pleine de lustres en cristal, de couverts en argent et de nappes de satin du restaurant. Le repas est forcément fini, la cérémonie va bientôt commencer.

Je m'engouffre dans l'ascenseur capitonné de cuir rouge et serti de laiton pour rejoindre le rez-de-chaussée. Je traverse le luxueux hall de marbre et de plantes vertes aussi hautes que des palmiers. Je me dirige vers une des salles d'attente, attenante au crématorium. La tour des Rorhs de New York, rebaptisée « tour des Markov » il y a vingt ans quand mon père a pris le pouvoir,

est un gratte-ciel en plein Manhattan. L'immeuble dispose d'un centre commercial, d'un restaurant trois étoiles, mais propose aussi des services funéraires, de luxe évidemment. Une belle idée pour faire disparaître les cadavres en secret. Il fallait l'inventer. Le père de Luanda, l'ancien roi, ce colosse à la peau d'ébène toujours souriant, était plein d'imagination. Dommage pour lui qu'il ait accordé sa confiance à n'importe qui.

Le hall vitré est quasiment vide. La famille a donné congé à la plupart des employés et a fermé le bâtiment au public.

Les enterrements se font toujours en petit comité chez nous. Pour la simple raison qu'un mort est aussitôt oublié du monde civil. Son nom a été effacé des registres et même des mémoires des non-initiés et même parfois de la plupart des membres du clan. Nous tuons trop des nôtres pour laisser flotter leur existence au gré des enquêtes des journalistes et de la police.

Mon demi-frère est mort à 17 ans et nous serons à peine une dizaine à nous souvenir de lui. Ceux qui ne font pas partie de notre lignée n'en auront pas le droit. Mon connard de père en a décidé ainsi.

C'est cela qui m'enrage, je crois. Que Kolia soit mort deux fois. Une fois sous la lame traîtresse qui lui a tranché la gorge, alors qu'il n'était même pas encore vraiment un homme. Une autre fois lorsqu'on a effacé son nom des mémoires.

Je pénètre la salle d'attente austère, tout en noir et en blanc, tout en soie et en velours. La pièce n'est occupée que par sept hommes. Tout le reste, ce sont des femmes en larmes, dont ma mère, cette comédienne. La grande blonde à la beauté à peine fanée, qui prend plus soin de sa peau que des êtres humains qui l'entourent, n'a jamais considéré aucun de mes demi-frères comme ses fils. Pour elle, ce ne sont que des obstacles entre le pouvoir et moi.

Il ne me reste que deux frères : Dimitri, issu de la même mère que le défunt, est de deux ans mon cadet, il fait une tête de moins que moi et il a des cheveux d'un noir absolu sur un corps trapu. Ivan, lui, est un frêle orgueilleux d'à peine 25 ans aux cheveux

encore plus clairs que les miens malgré sa peau mate. Cela, allié à ses yeux presque transparents, lui donne l'apparence d'un être d'un autre monde.

N'importe lequel des deux, n'importe qui ici, même les femmes, pourrait avoir tué Kolia. Le gamin était trop faible pour se défendre. Je suis sûr que l'assassin est dans cette pièce. Et cela me bouffe.

Un mois que Kolia attend d'être enterré à cause de l'enquête que mon père a soi-disant fait mener. Alors que si cela se trouve, c'est ce vieux salaud qui l'a tué. Je reste sur le seuil de la pièce à étudier le visage de chacun. La peine semble terrasser bien des femmes. La haine fait flamber le regard de mes frères à ma vue, surtout celui de Dimitri, le vrai frère de Kolia. Mais un geste de mon père le réduit à l'impuissance et il doit ronger son frein.

Le roi est au bout de la pièce, seul, sa maigreur acide s'enfonçant dans un large fauteuil de velours blanc clouté d'or. Un trône de pacotille. C'est qu'il aime les symboles, mon père. Je fais semblant de regarder vers lui, mais je prends soin de ne pas me focaliser sur son visage. Aussi vieux et fondus par la cruauté que soient ses traits, je déteste y trouver des points de ressemblance avec les miens.

Le roi, que nous nommons Pakhan pour suivre les habitudes de la mafia d'Odessa à qui nous sommes liés, est encadré de quatre gardes du corps. Ce sont plus des secrétaires serviles qu'autre chose. Mon père ne craint rien ni personne. Il se croit invincible.

Le roi décrépît qui s'accroche à son empire comme une tique à un chien prend une voix mielleuse :

— Mon fils, ce n'est pas très poli de faire attendre ton vieux père.

Je me fige. Le monde m'apparaît toujours un peu étrange, décalé, vide, factice. J'ai le sentiment de jouer la comédie. Je joue le chef de clan, l'ami distrayant, le fils protecteur envers sa maman, je joue l'amant même, mais s'il y a un rôle que je ne veux pas jouer, c'est le fils loyal à son père. Je fais toujours semblant,

car les gens ont des attentes. Je le sens dans leur regard, qu'ils attendent quelque chose de moi. Mais les attentes de ce vieux salaud, il peut se les foutre bien profond.

Je lui réponds :

— Celui qui m'attendait vraiment a maintenant une patience de marbre et ce n'est pas moi qui l'ai refroidi.

— Je sais, je sais, répond mon père d'un geste négligent de sa main chargée de trois chevalières en or. Pourquoi t'en prendre à ce pauvre petit ? Pourquoi voler la perle du plus faible, alors que tu pourrais presque t'en prendre à moi directement ?

Un silence. Il me jauge du regard. Il ajoute :

— Tu pourrais, Alexei. Au fait... Ça me rappelle que je t'ai confié un objet quand tu étais petit et que tu devais me le rendre en grandissant ?

Je me tais toujours. Cette perle-là m'appartient. Et j'ai donné mon enfance pour l'avoir. Je dois serrer mon poing gauche de toutes mes forces pour ne pas exploser. Mais il insiste :

— Tu me sembles bien grand maintenant ? Je vais finir par croire que tu vas t'en servir contre moi.

Je réponds enfin :

— Vous ne croyez pas trop mal, mon père, mais tant que vous me foutez la paix, je resterai loin de vous : il y a une odeur de faisandé ici qui m'étouffe. Peut-être à cause de cette tendance à laisser pourrir les cadavres pour faire semblant de rendre la justice.

Un cri d'homme en rage me fait tourner la tête :

— Toi, chien ! Tu dis ça !? Rends-moi l'âme de mon frère, bâtard !

Ce massif débile de Dimitri, qui n'a hérité de notre père que ses yeux bleus et ses vices, perd tout ce qui lui restait de contrôle. Il se dirige vers moi en claquant ses semelles sur le sol de damier blanc et noir. Il brandit le poing :

— Recule ! Sale chien ! Je t'interdis de mettre les pieds ici !

Je l'ignore et me dirige vers la porte encadrée de colonnes de marbre blanc imitant un temple grec. Sur le fronton est écrit la devise latine :

« *Et lux perpetua luceat ei* » : « Et que la lumière éternelle l'illumine ».

Il paraît que dans le monde des esprits, tout est baigné d'une lumière apaisante. Je reste à contempler cette devise. Je fais partie des gens qui ont de bonnes raisons de croire aux esprits, mais j'ai du mal à croire que la mort puisse nous apporter la paix.

Dimitri ne connaîtra sûrement jamais la paix :

— Ne me tourne pas le dos ou je te jure que je te frappe par derrière. Je vengerai mon frère, avec honneur ou sans, je m'en fous !

La voix grinçante de douleur de Dimitri résonne trop près derrière moi. Pourtant, je lui fais l'insulte de ne pas me retourner. Je ne le crains pas. Je ne crains pas grand monde sur cette planète.

Dimitri saisit le col de ma veste pour m'obliger à lui faire face. S'il y a bien une chose que je hais plus que le fait qu'on m'insulte, c'est qu'on froisse mes vêtements. Je lui décoche une droite et l'étaie, sans autre forme de procès.

Cet idiot, sonné, se relève en se tenant au mur. Il sort son couteau rituel qu'il brandit, pas comme s'il voulait me frapper, non, lame vers le bas et manche d'ivoire tenu poing fermé à deux mains, comme on provoque quelqu'un en duel. Il a du mal à dire les mots :

— J'en appelle... au jugement des esprits... et j'invoque...

J'avale ma salive péniblement. Je sais que je ne vais pas avoir le choix. S'il finit sa phrase, je vais devoir le tuer, mon frère. Dimitri connaît pourtant la différence de puissance entre lui et moi. Ma mère a veillé à ce que je sois le plus fort de tous les lions, même si cela m'a coûté ma santé mentale.

Je porte ma main gauche au manche de mon couteau tenu contre mon flanc droit sous ma veste. Cette main-là ne connaît ni la pitié, ni la peur, ni la peine.

— Mitia ! Arrête ! hurle la mère qui vient de perdre un fils et qui va bientôt perdre le second.

La pauvre femme en deuil s'adresse à notre père :

— Fiodor ! Arrête-les !

Mais mon père ne réagira pas, au contraire : il n'attend que ça depuis toujours, de savoir qui est le plus digne d'hériter de son empire, entre Dimitri et moi. Alors, la mère s'interpose entre nous. Elle s'agrippe à mon costume et lève son visage ravagé de chagrin vers moi. Ses cheveux de soie noire emmêlés dans leur voile de deuil, ses traits ridés et tirés par l'épuisement, comblés par les larmes et le maquillage qui a coulé :

— Ne le tue pas, Alexeï, je t'en supplie... Laisse-moi un enfant...

Elle croit que j'ai tué son plus jeune fils. Mon demi-frère. Alors que j'ai bien dit que je ne voulais pas de la succession de mon salaud de père. Ma mère est bien la seule à en avoir quelque chose à faire que je sois roi.

Comment peut-on croire que je suis capable de tuer un gamin de 17 ans pour un pouvoir dont je n'ai pas besoin !

« *Je suis sûre que c'est toi la pourriture qui l'a tué !* »

La haine dans la voix de Luanda me renvoie à tout ce qu'il y a de plus sombre en moi. J'ai tué tellement de gens. Depuis tellement longtemps. Je sais bien que je ne suis qu'un monstre.

Mais pas ça !

Je brandis un doigt vers la face de Dimitri :

— Je n'ai pas tué Kolia ! Mais toi, je vais bien te buter si tu le réclames comme ça !

La femme entre nous pleure :

— Pitié, Aliocha, on n'a pas le droit de tuer un lionceau devant sa mère, ne me fais pas ça...

Plus que le rugissement de l'instinct du lion en moi, mon totem, l'esprit qui m'habite, qui aime les combats, mais qui a ses tabous, c'est ce nom qu'elle me donne qui me calme : Aliocha.

C'est le diminutif d'Alexeï, ce surnom affectueux que me donnait ma mère à l'époque où je ressemblais encore plus ou moins à un enfant...

J'entends soudain un craquement. C'est la petite poche à laquelle se cramponne cette mère qui tente d'atteindre mon cœur. La poche qui contient la perle de Luanda est en train de se déchirer.

Personne ne doit voir cette perle que je viens de voler.

J'abandonne. Je ne dirai pas au revoir au cadavre de mon frère. Je ne trouverai sans doute jamais qui est le meurtrier du petit Kolia.

Je me détourne de l'arche qui conduit à son cercueil. De toute façon, avec cette enquête de pacotille, depuis le temps que son corps attend qu'on l'incinère et que son âme attend qu'on la libère, le coffre de bois doit être fermé. J'ai la rage pour cet outrage-là aussi.

Alors que je vais pour quitter la pièce, je croise le regard de ma mère qui est restée immobile pendant toute la scène, une main sur sa bouche comme pour s'empêcher de crier.

La peur ?

Si l'on exclut les rois, elle sait pourtant à quel point je suis le plus fort chez les Rorhs, et peut-être même dans l'ensemble des cinq clans. Mais elle m'a déjà dit :

« Tu es fort, mon fils, mais personne n'est à l'abri de la trahison. Je suis la seule en qui tu peux avoir confiance et tu es le seul sur qui je peux compter. »

J'hésite à m'arrêter pour la rassurer, lui dire que personne ne s'en prendra à elle, mais elle se reprend et hoche la tête d'un air entendu. Non, ce n'était pas la peur, c'était l'attente qu'enfin, je réclame mon héritage. Si je tue Dimitri, il ne restera plus grand monde en lice pour le trône.

Je suis dégoûté de cette pensée. Cette putain de couronne nous pourrit tous. Je m'en vais.

De toute façon, je n'ai pas confiance en Shanna, ma jolie princesse blonde et sensuelle, trop amoureuse de moi pour ne pas perdre une rivale en route. J'ai intérêt de vite retrouver mes femmes si je veux être sûr que Luanda vivra. J'ai intérêt à vite l'entraîner loin d'ici avant que mon père apprenne que la survivante de la lignée de l'ancien roi est sans défense, avant qu'il sache que le dernier joyau qu'il manque à sa couronne est à sa portée.

La perle de l'âme de Luanda m'appartient. Et son corps aussi, pendant qu'on y est.



CHAPITRE 4 – DES CARTES ET DES PARASITES

ALEXEÏ



Je suis revenu dans ma propriété sous la chaleur et le ciel bleu de Miami. Le son apaisant des vagues qui se jettent sur le sable blond de ma plage privée ne m'apaise pas du tout. J'ai beau être en train de jouer au poker tranquillement à l'ombre d'une paillote de bois blanc, je ne m'en remets pas. J'ai une jambe qui s'agite d'un tic nerveux et mes mains tremblent en tenant les cartes. Je suis dans une rage sans nom. C'est immonde que tous me croient assez lâche pour tuer un gamin, juste pour acquérir un peu de puissance, moi qui ai déjà rejeté une couronne qui aurait pu me rendre invincible. Moi qui ne crains personne depuis toujours.

Mais je ressens surtout de la fureur en repensant au regard de Luanda. Même sous l'influence de Shanna qui en avait pourtant fait une jolie poupée docile, Luanda arrivait encore à me regarder avec un fond de haine dans ses yeux de velours et avec du dégoût sur ses lèvres pulpeuses. Cela m'irrite si fort que j'ai envie de la bouffer. Je n'ai jamais compris comment cette femme arrivait si facilement à me mettre hors de moi à ce point.

J'allais l'enfermer dans une pièce pour me la faire, mais la jeune Kylie, la plus empathique des personnes que je connaisse, m'a arrêté à temps. Kylie a réclamé de soigner ses « blessures » et de la laisser « doucement » se réveiller pendant que moi, je pourrais « tranquillement » me détresser. J'ai dû céder. Je ne peux pas m'amuser à séquestrer Luanda devant la petite Kylie, surtout

dans mon état de colère actuel. J'aurais commis une grave erreur avec cette connasse qui me rend fou, le genre d'erreur que l'Hozka ne pardonne pas.

Bref, je suis énervé et le premier qui va m'emmerder le paiera. Le premier qui triche aussi. J'ai un coup d'œil pour mes partenaires de jeu. Ils sont quatre. Sergueï, Dante, Darragh et Oyun.

Darragh, avec ses cheveux noirs bouclés et son teint d'Irlandais, et Oyun, avec sa peau mate et ses origines mongoles, ne se risqueraient jamais à m'énervé. Ce sont les frères de deux de mes femmes. Ces gars-là sont faibles et lâches. Ils m'ont chacun donné leur sœur, car ils n'étaient pas capables de les protéger. Alors, en échange, je les tolère pour jouer aux cartes.

La voix grave et un peu rauque de Sergueï retentit :

— Pakhan, tu n'es pas concentré, je vois tes cartes.

Je relève les yeux vers mon bras droit. Sergueï m'appelle « Pakhan », c'est-à-dire boss ou parrain. Sergueï est mon « premier fidèle », celui qui me sert d'intermédiaire avec quatre cellules de la mafia d'Odessa à Miami. C'est un non-initié : il n'appartient pas au monde des clans totémiques. Il a dans les 50 ans et pas mal de cicatrices sur la face. Je sais qu'il a déjà pris des balles aussi. Un coriace, pour quelqu'un qui n'a pas de totem pour renouveler son énergie vitale. Ce gars sait tout, calcule tout en avance, agit vite et a déjà essuyé un de mes coups de colère sans en crever. Il est franc, efficace et loyal ; c'est bien ce qu'on attend d'un bon sous-fifre, même si je serais capable de le tuer en cas de besoin.

Sergueï reçoit soudain un message, le regarde et retourne dans le jeu sans me dire de quoi il s'agit. Je fronce les sourcils. Il dit finalement :

— Ne t'énervé pas, mais j'ai un colis un peu gênant qui va arriver.

Je suis un peu surpris :

— Depuis quand tu te fais livrer ici ?

Dans ma propriété ? Mon domaine n'est pas vraiment secret et je ne crains personne, mais là, je ne vois plus l'intérêt d'avoir un premier fidèle qui sert d'intermédiaire avec la mafia si ses hommes viennent le livrer chez moi. Sergueï lève une main calleuse qui se veut pacificatrice :

— Ne t'inquiète pas, j'ai envoyé un de tes gamins le chercher. Et de toute façon, il y a bien quelqu'un chez toi qui pourra lui laver le cerveau après, non ?

Bon, tout va bien : Sergueï connaît les détails de nos pouvoirs et mes lions obéissent à un non-initié. C'est ma faute aussi : à force de passer mon temps à foutre en l'air les traditions, mon clan est perdu.

Il ne se passe pas longtemps avant que le colis arrive. C'est un jeune homme en baskets avec des cheveux longs et des lunettes. Il avance sur la plage, les mains dans les poches de son jean trop court. Sergueï m'explique :

— Il ne veut pas nous vendre sa société. C'est toi qui la voulais, toi qui te lances dans le spatial, et ce n'est pas moi qui vais les construire, tes navettes. Du coup, je ne veux pas trop l'abîmer, ce petit con. Je me suis dit que tu pourrais le convaincre avec tes trucs dans la tête.

Même s'il ne sait pas comment je m'y prends exactement, même s'il ne voit pas l'aura de nos pouvoirs, Sergueï sait que je peux faire parler en quelques secondes un homme qui a déjà résisté à des heures de torture.

Le geek monte les marches de bois de la paillote et nous rejoint à l'ombre. Sans se faire inviter, il s'assied à table avec nous et dit :

— Je préfère le blackjack.

Bien sûr, lui, il arrive à compter les cartes. Rien que pour ça, je pourrais lui coller le paquet dans le cul.

Je ne suis vraiment pas de bonne composition aujourd'hui. Il vaut mieux laisser Sergueï gérer, c'est son affaire.

Tout en sortant son contrat et un joli stylo doré à l'or fin, mon premier fidèle explique :

— On t'a fait une belle offre, et si tu n'as pas compris, tu n'as pas le choix. On entre au capital et on te servira même de protecteurs si tu as besoin. On vit une époque dangereuse, tu sais, petit.

Le jeune startupeux se sert un verre de rhum de Cuba dont la bouteille traîne sur la table. Je n'aime pas la vodka. Le geek dit :

— On n'est pas en Russie, là, ça ne se passe pas comme ça en Amérique, les gars.

Il ricane, ce petit con. Mais il ne sait vraiment pas où il est ?

Je me lève de ma banquette qui n'en est pas une. C'est un coffre de bois. J'ouvre le couvercle. L'intérieur n'est presque pas sale : la propriété a beau faire des centaines d'hectares, elle est entretenue jusque dans ses moindres recoins. Le coffre est assez spacieux et il y a des fentes dans le bois pour laisser passer l'oxygène. Il a de la chance. Je désigne l'intérieur du coffre :

— Ça, c'est l'endroit où tu vas passer les trois prochaines heures si tu ne signes pas. Et si je te sors et que tu ne signes toujours pas, ça monte en puissance et tu y passeras six heures.

— Si c'est une loi de puissance, ça fait neuf, pas six.

Sergueï a un sourire et j'entends même un rire à ma droite. Je reste étonnamment calme. J'attrape gentiment le geek par le col, et sans violence aucune, mais avec trop de force pour qu'il puisse m'en empêcher, je lui agrippe le crâne et le force à s'incliner vers le coffre. Il a beau gueuler et se débattre, il finit gentiment dans ma banquette, assez mal replié, car à force de vouloir s'en extirper, il n'a pas pensé à bien s'y installer.

Je lui dis :

— Attention les doigts !

Puis je claque le couvercle sur sa gueule. Le bois résiste au choc sur sa tête, mais les doigts de sa main droite en prennent un coup. Il hurle, mais range sa patte. Je reclaque le couvercle et m'assieds dessus.

Je l'informe poliment :

— Et puisque tu insistes, ce sera neuf heures pour commencer. Allez, on est bien, là !

L'informaticien gémit et appelle au secours un peu trop fort à mon goût. Pas qu'on puisse l'entendre ici, mais je n'aime pas qu'on me casse les oreilles. Je tape sur sa boîte :

— Oh ! Ta gueule ou je te tranche la langue !

Sergueï a un regard assez blasé :

— Pakhan, si c'était pour faire ça, je ne t'aurais pas dérangé... Ton truc dans la tête, c'est quand même plus doux...

Je le coupe vertement :

— Je ne vois pas comment j'aurais pu être plus doux que ça. Et crois-moi, il ne vaut mieux pas que j'entre dans sa conscience. Vu comment je suis énervé, là, je le briserais. Je n'ai pas besoin d'un chef d'entreprise brisé, je le veux juste un peu soumis.

Je redonne un coup sur sa boîte :

— Tu entends ? Je veux juste que tu te soumettes un peu et tout ira bien pour toi ! La protection d'une mafia pour ton business et une trésorerie illimitée pour ton projet, c'est beau, ça, hein ? Tu signes, puis tu finis ton verre, tu vas jouer avec mes nanas sur la plage et demain, tu ne te rappelleras que les bons souvenirs !

Je n'ai plus aucune réponse là-dedans. Je préférerais quand il gémissait. C'est apaisant, d'une certaine façon. Tant pis.

Une petite voix s'élève enfin :

— Laissez-moi sortir, monsieur le Pakhan, j'ai compris.

Comme avec les enfants, ce qui est important pour se faire respecter, ce n'est pas la violence, c'est la fermeté dans les décisions :

— Tu ne sais plus compter, le matheux ? Ça fait à peine cinq minutes. Tu vas tirer tes neuf heures et ensuite tu signes et tu fermeras ta gueule pour toujours.

Le second de mes meilleurs partenaires de jeu, Dante Della Rabbia, choisit ce moment pour me taper dans le dos :

— Bah, mon ami ! Tu devrais la rejoindre, ta petite louve. Tu te sentiras mieux après ; je te trouve un peu tendu.

Ses yeux d'un bleu-vert perçant m'observent avec ironie sur sa face ultra bronzée de play-boy oriental de magazine. Dante est le chef d'un clan de Syrls allié des Rorhs depuis plusieurs générations. Et accessoirement, Dante est un quatrième larron à être maudit par le pacte avec Ashkai, Jin et moi. Sous la canicule qui règne en cette fin d'après-midi, il a relevé les manches de sa chemise cintrée d'Italien et a découvert les tatouages rituels qui nous lient.

Je tire une nouvelle carte. Un valet. Parfait. Pile ce qui me manquait. Je n'en trahis rien. Je suis doué pour ça. J'ai un problème avec le monde et j'ai du mal à me sentir concerné par ce qui m'entoure, les gens, les biens matériels. Je ne tiens à rien, pas même à gagner. Mais c'est une force au poker. Je lui réponds enfin :

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je me couche, annonce-t-il.

Avec un sourire plutôt agaçant, il abat ses cartes. Ce salopard a vu mon jeu. Ou bien il a lu dans le futur que j'allais le plumer, cet oiseau rare. Dante fait partie du clan des aigles. Ceux-là s'imaginent pouvoir tout prévoir et tout calculer.

Je ne sais pas pourquoi je le fréquente. Sans doute que j'aime faire semblant d'avoir un ami au lieu d'un simple subordonné comme tous les autres. Mais en même temps, Dante ne me laisse pas le choix. Le Syrl est toujours fourré chez moi, alors qu'il vit à plus de huit heures en hélicoptère. Je soupçonne que c'est le temps de vol plus que ma compagnie qui lui permet de se détendre. Il a un oiseau en lui après tout.

Dante se penche vers moi par-dessus la table et dit :

— Je parle de la jolie métisse tatouée comme les loups, que j'ai vue passer par la route sous la surveillance de ton espèce de harem.

La route qui relie ma propriété à la ville est à plus de deux cents mètres de la paillote où ce connard m’attendait. J’avais oublié que les aigles ont une sacrée vue. En plus de nos pouvoirs chamaniques, chaque clan a une caractéristique physique de son animal totem. Pour les aigles, c’est la vue, mais aussi la capacité à anticiper. Ce don pour les trahisons qui fait qu’ils aiment se rouler dans les intrigues politiques comme un cochon dans la fange. Pour les lions, même si c’est un peu cliché, c’est le charisme, notre pouvoir d’influencer. Pour les léopards, c’est la capacité à se rendre discrets, de vrais chats. Pour les ours, c’est simplement la force brute. Pour les loups, c’est cette espèce de communion mentale qu’ils ont les uns avec les autres. Un truc très énervant qui fait que même si les loups ne sont pas les plus forts en duel, il vaut mieux ne pas s’y frotter en tant que clan.

Je commence à m’agacer vraiment :

— Bon, tu vas me dire ce que tu es venu foutre chez moi, toi ? Parce que oui, j’ai une chatte qui m’attend, et je sais que tu veux un service, mais c’est déjà non. Tu ne tiens pas tes promesses.

Il me dit avec l’enthousiasme qui caractérise les Latins :

— Quelle promesse, mon ami ?

— Tu me devais un marché public et tu l’as donné à mon père, connard.

Ça, ce sont les aigles. Ils te tapent sur l’épaule avec chaleur et n’attendent que le moment de te planter un coup de couteau dans le dos. Je lui souris :

— Hein, mon ami ? Tu vas pouvoir te brosser bien profond maintenant.

Le Sylr a un sourire charmeur de magazine, puis m’observe avec un intérêt certain, plissant ses yeux d’un bleu étrange qui tire sur le vert très clair. Une couleur qui doit plaire aux femmes. Ça m’énerve aussi, ça. Il dit :

— Tu n’as pas peur qu’elle se sauve ?

— Elle ne fera jamais ça : dès qu’elle sera réveillée, elle se jettera dans mes bras.

Dante éclate de rire :

— Avec une lame à la main. Ce n'est pas une vision, juste une constatation.

L'image d'une Luanda nue mais armée qui se jette sur moi me plaît. Mon fantasme tourne court quand le Syrl ajoute :

— Si tu veux vraiment une prédiction, en voici une...

Il sort de sa poche un calepin, puis le feuillette trente secondes et en arrache une page qu'il me tend en la tenant à deux doigts d'un grand geste théâtral. Je la prends et la lis. Je reconnais aussitôt l'écriture curviligne et déliée, à la limite de la calligraphie, que le Syrl prend lorsqu'il écrit des prophéties.

— Pour me faire pardonner, dit-il.

Je hausse les épaules et lis tout bas :

« Le roi de la jungle urbaine sera trahi par son pilier le plus ancien ; s'il laisse sa reine le planter de sa propre lame de fiel, son château s'effondrera. »

Comme toujours, une prévision en trois actes. Un événement au futur, une condition à remplir pour échapper au destin, et le destin en question. Le tout dans un style si obscur qu'on n'y comprend rien.

Oyun se penche par-dessus la table, pour voir ce qui est écrit sur mon papier. Je le repousse d'une légère claque dans la gueule pour l'inciter à regarder son cul. C'est surtout que je sais que ce tricheur veut voir mon jeu au passage. Il ne m'est pas d'une grande utilité, en vérité, cet homme. Pourtant, Oyun est issu d'une des plus anciennes lignées placées sous la protection de l'esprit tutélaire du lion des cavernes. Je l'ai trouvé avec sa sœur Naran, pas si loin de notre sanctuaire en Mongolie, dans les sous-sols ténébreux d'Oulan Bator, alors qu'ils se cachaient. Ils ne possédaient rien d'autre que leur couteau rituel. Ils ne possèdent toujours rien d'autre et vivent de ma charité, sa sœur et lui. Le prince déchu encaisse sa claque sans un mot. Il ne me contredira jamais. C'est tout ce que je lui demande. Et je ne crois pas qu'il aurait intérêt à me trahir. Ce n'est pas de lui que parle la prophétie du Syrl.

À part ma famille, celui sur qui je peux compter pour me tromper et me trahir, c'est Dante. Il me suggère :

— D'ailleurs, si tu ne sais pas quoi faire pour me remercier, je reçois régulièrement des assassins à la maison, mais ils ont une fâcheuse tendance à mourir sans avouer qui les envoie. Alors, je m'étais dit...

J'ai un rire moqueur :

— Un service, alors ? Contre une de tes prédictions inutiles ?

Je peux faire le malin, mais sa prédiction va me torturer les méninges pendant des jours pour la comprendre. Comme d'habitude.

J'apprends son mot doux par cœur, puis je vole le briquet de Sergueï sur la table et brûle la prédiction. Dante soupire :

— Tu sais ce qu'on dit : les paroles s'envolent, les écrits restent, et le destin nous la mettra bien profond quoi qu'il arrive.

Je ris. C'est peut-être pour son humour que je le tolère, cet oiseau de malheur.

Je me replonge dans mes cartes pour me concentrer, mais la petite voix sous mon siège se fait de nouveau entendre à H plus dix minutes :

— Monsieur le Pakhan, je ne me sens pas bien...

Je frappe un grand coup sur la boîte :

— Ta gueule, toi ! On joue !

Je relance d'un paquet de billets. Devant mon geste, Darragh plisse son visage plein de taches de rousseur et pelé par le soleil. Darragh est d'une lignée issue d'Irlande, mais qui a sans doute des Vikings pour lointains ancêtres. Je ne crois pas qu'il y ait déjà eu des lions des cavernes en Irlande. Je parle des vrais animaux. Pas des humains tatoués.

Lui non plus, je ne pense pas qu'il soit le traître de la prophétie. Nous avons presque le même âge, mais pas le même parcours. Il y a dix ans, quand je ne supportais plus l'atmosphère étouffante des Markov et que ma lame commençait à trop me démanger, j'ai repris la couronne de son père et je lui ai piqué son héritage.

En théorie, il me seconde. Cette île, cette villa, ce clan dont j'ai pris possession auraient dû être à lui. Mais il m'a cédé la couronne, car il était incapable de la défendre. Il m'a cédé sa sœur, Shanna, car il n'est pas capable de la protéger. Il m'a cédé l'empire de son père, car l'argent, il préfère le dépenser plutôt que le gagner.

J'ai laissé à Darragh et sa sœur des parts dans l'empire de l'ancien roi. Même s'ils voulaient vivre loin d'ici, ils ne manqueraient de rien. Sauf qu'en quelques années, Darragh a cramé son héritage au poker. Ça lui apprendra à savoir se coucher à temps.

C'est comme Luanda : il va falloir qu'elle apprenne à se coucher, sinon, je vais finir par ne plus gérer.



CHAPITRE 5 – MA PRISON

LUANDA



Je reprends connaissance dans un grand apaisement. Je suis enfoncée dans un support moelleux de tissu satiné, qui froufroute contre mes bras et mes jambes nues ; une brise fraîche passe sur mon visage. Par-dessus les cris miaulants des oiseaux de mer, une voix apaisante de femme chantonne dans une langue que je ne connais pas. Ce n'est pas du russe. C'est plus étrange.

J'ouvre les yeux et dois les refermer aussitôt tellement la lumière est aveuglante. Je retente, bouge et alors, je sens la douleur dans mes doigts. Un cri m'échappe. J'y porte la main et découvre une attelle et un bandage.

— Luanda, ça va ? Là, là, calme-toi. Tout va bien...

Une femme me cache la lumière en se penchant sur moi. Elle semble auréolée de feu avec sa chevelure rousse. Sa main fraîche se pose sur mon front. Et alors, je me rappelle. Cette autre main sur mon front, alors que je cherchais le souffle qu'Alexeï m'avait volé. Le mot de pouvoir qui m'a privée de ma volonté et de mes souvenirs. Je fixe la femme qui prend soin de moi. Elle est bien plus jeune que moi et s'habille comme une petite fille, ou au contraire comme une cinquantenaire, avec sa robe aux voiles légers et d'un turquoise si vif qu'il pique les yeux. Elle a de longs cheveux roux qui scintillent sous le soleil, des cils très clairs et des yeux doux d'un marron tirant sur l'ambre. Elle possède un air de ressemblance avec la princesse aux cheveux d'or qui m'a sortie de l'ancre des lions et m'a sans doute amenée ici. Mais je ne lis sur le visage de cette jeune femme que de la bienveillance.

Je devrais lui dire merci d'avoir soigné ma main, mais je sais qu'elle travaille pour Alexeï.

Alors, je me tais. Je regarde autour de moi comme une bête traquée et je m'en veux aussitôt de ce réflexe de faiblesse. La douce rousse dit de sa voix vibrante et musicale :

— Ne t'inquiète pas, tu n'as plus rien à craindre. Tu as trouvé le paradis.

Elle tend la main vers la baie vitrée qui donne sur une vaste prairie d'un vert flamboyant parsemé d'abris de jardin d'un blanc impeccable, de palmiers et de fleurs exotiques, un ciel d'un bleu d'azur profond et au loin une plage de sable blond et une mer aussi turquoise que sa robe.

— On est à Miami. Je m'appelle Kylie Doyle. Mon grand-père, ma lignée vient d'Irlande, si jamais tu te posais la question.

Elle désigne d'un geste ample ses cheveux et ses taches de rousseur, car je n'arrête pas de la fixer. Je suis juste perdue. Je savais déjà qu'Alexeï avait pris le contrôle du clan Doyle à Miami il y a dix ans. Sitôt fait, il est venu me réclamer à Ashkai en expliquant qu'il constituait son clan et qu'il avait besoin de moi pour son harem. Il s'est fait fraîchement accueillir à coups de poing, comme il se doit. Par contre, j'ai du mal à croire qu'une femme dont Alexeï a tué le grand-père travaille pour lui.

Je tente innocemment :

— À qui appartient ce clan, à ton grand-père ?

— Non, à Alexeï, mon grand-père est mort il y a bien longtemps. Mon oncle l'avait repris, mais il a échoué à le protéger. Alexeï nous a sauvés. Tu n'as plus rien à craindre, tu sais. Il est fort, Alexeï !

L'accent d'admiration dans sa voix et l'étincelle de ses yeux font naître quelque chose en moi, quelque chose qui me fait honte, une pensée amère :

Il a baisé cette fille ?

Je veux croire que c'est du dégoût, car elle est jeune et paraît innocente. Je ne peux pas croire que je ressente de la jalousie

pour un homme que je vais tuer. Car je sais bien que cette émotion-là m'appartient : jamais une lionne ne serait jalouse de voir son lion se taper d'autres femelles. C'est inscrit dans les gènes de nos totems. Mais peut-être que c'est l'éducation de ma mère adoptive, une louve, qui me fait considérer qu'un homme doit appartenir à une seule femme ?

Pourtant, Alexeï ne m'appartient pas, c'est à peine s'il m'a embrassée. Je ne comprends pas ce que je ressens.

Kylie ne remarque pas mon trouble, elle continue de chanter les louanges d'Alexeï :

— Il recueille tous ceux qui n'ont plus de clan ou qui veulent échapper à une tyrannie. C'est un paradis, ici, personne n'osera nous attaquer. Tu n'as rien à craindre de ces monstres de Markov.

Je l'écoute à peine. Mon objectif est de m'enfuir des griffes d'Alexeï. La seule chose qui m'importe est de savoir quel temps j'ai avant qu'elle l'avertisse que je suis réveillée et quel temps il me faudra pour atteindre les limites de la propriété qui d'ici semble ne pas avoir de fin.

Je pourrais me mettre à courir comme une imbécile, mais sans informations, ce serait du suicide. Je demande :

— Alexeï est à la maison ?

— Alexeï est au pavillon des jeux avec ses copains. Il joue au poker. Je suis sûre qu'il est encore en train de plumer mon cousin. Mais bon, le pauvre était stressé en attendant que tu te réveilles. Je vais le prévenir.

Je mets une main sur son poignet :

— Ah ! ? Pas la peine de le déranger ! Tu peux me faire visiter ? Vous avez une piscine ?

Elle sourit avec un entrain qui la rajeunit encore :

— On a une piscine et une rivière bouillonnante, et même un toboggan !

— Un toboggan !

Je joins les mains comme une petite fille émerveillée. Si Kylie veut à ce point me prendre pour une enfant de son âge alors que j'ai 27 ans et envie de tuer son chef, je ne vais pas la contredire. Elle se lève avec énergie et s'en va ouvrir largement la porte-fenêtre. La climatisation laisse place à un vent doux grâce à la brise de mer qui amène son air salé.

Nous quittons la chambre de satin blanc et de moquette rose pour suivre les baies vitrées de l'aile où je suis logée. Je m'avance sur l'herbe moelleuse et récemment tondue qui sent la chlorophylle. J'apprécie la fraîcheur de l'herbe sous mes pieds. Je suis pieds nus, mes sandales à la main, pour donner une impression d'innocence. Kylie m'a habillée d'une robe légère d'un jaune bien trop fluo à mon goût. Je la suis tandis qu'elle me fait visiter la propriété. Elle est purement magnifique. Sur l'aile principale de la villa, la façade aux colonnes sculptées de bois blanc donne sur une terrasse en teck qui s'enfonce dans une piscine à l'eau transparente. Une avancée du plancher sur la piscine permet d'accéder à un salon extérieur entouré d'eau avec, au centre des canapés en arc de cercle, un foyer qui doit être superbe de nuit.

Derrière la vaste piscine, une pelouse infinie est constellée de pavillons blancs plus ou moins grands. Certains sont plus des cabanes de jardin et d'autres sont de véritables maisons, le tout s'étendant sur la superficie d'un village. Ça et là, je vois de jeunes hommes en costume qui semblent patrouiller de loin en loin.

Quelques cheveux roux, mais pas seulement : des peaux plus foncées et des cheveux noirs aussi. Il n'y a pas que des descendants du clan originaire d'Irlande là-dedans. C'est même étrange de trouver des hommes qui manifestement appartiennent à la lignée des Doyle. Ce n'est pas la tradition de laisser vivre les hommes d'un clan après en avoir pris le contrôle. Chez les Rorhs, quand un père en a assez de voir ses fils devenus adultes, il les chasse de son clan. Alors, les frères s'allient, prennent un clan plus faible et dans le meilleur des cas, chassent le ou les chefs du clan volé, mais le plus souvent, ce sont des combats à mort. Ces tueries sont une vieille tradition héritée de